ENTRETIEN

MIGUEL BONNEFOY « LA FAMILLE EST UN RÉCIT »

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARION BAUER



Dans le dernier numéro de Zone Critique consacré à l'aventure, Théo Bellanger avait rédigé une critique du roman de l'écrivain français d'origine chilienne et vénézuélienne Miguel Bonnefoy, *Héritage*, publié aux éditions Rivages et lauréat du Prix des libraires 2021, qu'il qualifiait de « récit familial bouleversant ». L'écrivain a accepté de rencontrer Zone critique et revient, avec nous, sur le rôle joué par l'institution familiale dans son univers romanesque.

De vos romans émane beaucoup de fraîcheur, on pourrait presque dire des pages qu'elles sont odorantes et chatoyantes tant votre plume cherche à saisir des fragrances, des nuances de couleur et des saveurs lointaines... Mais pour nos lecteurs qui ne vous connaîtraient pas encore, que leur diriez-vous pour qu'il se laissent enjôler par votre œuvre ?

Je leur dirai d'abord, à l'instar de Camus, que je ne suis que riche de mes propres doutes. Que je ne sais rien. Et aussi que je n'ai rien inventé. Je suis, comme tous les hommes et toutes les femmes, la somme des choses vécues. J'écris des livres pour forger différemment ce qui m'entoure, ce qui m'a précédé. En somme, je n'incarne qu'un petit artisan du réel, comme toutes les écrivaines et tous les écrivains, qui façonne son milieu autant que le milieu le façonne. Mais je suis avant tout un grand lecteur, ou du moins un lecteur plein de gratitude. Encore insatisfait par mon travail, je remercie aveuglément certaines lectures que j'ai pu faire dans ma vie et qui ont éclairé une partie de mon existence. Elles ont été comme des phares, des boussoles.

J'ai toujours eu en tête une phrase qu'on attribue à Oscar Wilde sur un personnage de Balzac : « *The death of Lucien de Rubempré is the great drama of my life* » (La mort de Lucien de Rubempré est le grand drame de ma vie). Cette idée a été reprise, bien plus tard, par Julio Cortázar sur un personnage de Stendhal : « *La muerte de Julien Sorel es uno de los grandes dolores de mi vida* » (La mort de Julien Sorel est l'une des grandes douleurs de ma vie). Je pourrais dire la même chose de la mort de Melquiades, ou de celle d'Emma Bovary, ou de celle de Porthos, qui constituent des blessures secrètes dont je garde encore les cicatrices. Ces douleurs littéraires ont été sans doute une des pierres fondatrices de l'édifice que j'ai essayé de bâtir ensuite avec mon humble travail. Jamais je n'oserai me mesurer aux grands maîtres, naturellement : j'ai simplement le modeste espoir de pouvoir provoquer un jour chez quelqu'un le même sentiment que ces morts littéraires ont provoqué en moi.

Sylvie Germain explique dans *Les Personnages* : « On n'écrirait rien

si on n'avait pas au préalable beaucoup lu – pas seulement des livres, bien sûr, mais aussi la vie, le temps qui passe, les évènements proches et lointains qui ont lieu, et les autres, tant dans leurs paroles que dans leurs agissements, leur comportement, leur visage et leur corps, et soi-même, pétri dans la même pâte, la même glaise, la même boue que tous les autres. » Tout est là.

Le titre de votre dernier roman,* Héritage, *s'ancre parfaitement dans la thématique de la famille. La plupart des protagonistes jouissent d'un certain confort matériel en raison de leur patrimoine familial. Au-delà de la dimension matérielle, la notion d'héritage culturel revêt également une grande importance. Quelle place occupe la transmission et la succession, matérielles comme immatérielles, au sein de la famille dans votre univers littéraire ?

Joseph Kessel affirmait que « l'homme qui écrit n'est plus qu'un appareil de transmission ». Il y a dans l'acte d'écrire, d'exprimer, d'incarner par la métaphore une idée universelle, une transmission par définition, une filiation silencieuse qui se joue entre les pages, un message enfermé dans la bouteille des mots. Le cœur de papier d'un personnage, la succession de douleurs et de passions qu'il laisse derrière lui, le développement de son caractère et l'épaisseur de sa psychologie, voilà ce qu'un écrivain laisse en héritage à son lecteur.

Pour ma part, en ce qui concerne mon roman *Héritage*, j'ai souhaité faire de cette idée un *métatexte*. Un portrait de famille composé de générations qui se suivent, et qui transmettent un déchirement et un même espoir. De la même manière que l'écrivain transmet au lecteur, chaque personnage offre à l'autre un fragment de vie, une vocation, un legs mystérieux et impalpable. Chaque dilemme, chaque choix, chaque bouleversement politique, chaque rebond du siècle apporte un nouvel élément décisif dans le destin des personnages. Ce destin, « l'autre nom qu'on donne à la somme des hasards » comme disait Borges, est la véritable succession au sein des Lonsonier. Un destin déchiré, insaisissable, emphatique et muet, un destin attique, puisqu'il n'a ni début ni fin. Un destin dont la ruine est le début.

La guerre est également un thème qui occupe une place prépondérante dans vos romans. Mais au-delà de la manière dont elle peut affecter de manière très brutale le quotidien d'une famille, votre vision de la famille s'avère très méliorative. Comment décririez-vous votre conception littéraire de la famille ?

Toutes les constructions sociales sont des récits. La famille est un récit. L'argent, la démocratie, la religion, le capitalisme, l'art : rien n'est plus puissant, plus contagieux, plus dangereux, plus résistant qu'un récit. Il nous permet d'abattre tous les murs, de lever toutes les barrières, de mobiliser des

pays entiers, de dresser des armées les unes contre les autres, de modifier des comportements, de lever des masses, de conduire des peuples. Une bonne histoire est plus violente que n'importe quelle bombe atomique. Tout récit est une arme de guerre. Ceux qui inventent ces histoires, ceux qui les ordonnent et les prêchent, gouvernent les peuples qui les écoutent.

Si l'on parvient à toucher le sentiment, l'émotion profonde, les racines du sens chez quelqu'un, il mettra ensuite toute sa force rationnelle, intellectuelle, pour résoudre un problème, ou combattre un autre. D'un côté, il y a l'émotion, l'image, l'intuition ; de l'autre, l'analyse, la logique, le monde en chiffres. Ainsi, c'est au moyen de l'histoire que nous pouvons donner un sens à notre monde, apprendre des valeurs, bâtir des cathédrales et des religions, des rêves et des valeurs, des systèmes politiques et des lois de marché. Et aussi, par conséquent, comprendre, exprimer, le concept de famille.

Mon concept littéraire de la famille est que nous sommes déjà, par notre histoire universelle, la conséquence et le résultat d'autres familles avant nous. Penser la famille comme un refuge de marbre, un territoire isolé, une branche séparée de toutes les autres, serait à mes yeux une erreur. Toute famille se crée par la longue et lente composition de familles qui l'ont façonnée, et à partir desquelles elle aidera à façonner celles qui la suivront.

Voilà pourquoi je n'ai pas voulu nommer la famille d'*Héritage* les Bonnefoy. J'ai souhaité au contraire leur donner une ampleur plus universelle, en faire un nouveau récit, créer une fable sur laquelle tout le monde puisse s'épauler.

Vous mettez en lumière des valeurs telles que l'amour et la fraternité mais également des formes de richesse comme la fertilité et la stabilité financière voire l'opulence. Plus généralement, quelles sont les valeurs qui animent les personnages de vos romans ?

Ce n'est pas à moi de répondre à cette question, mais aux lecteurs. Un auteur est souvent le pire juge de ses propres livres. Comme disait Zola, quand un journaliste lui demandait de commenter son propre roman *L'Assommoir* : « Je n'ai fait que montrer des blessures, je laisse le soin aux législateurs d'en trouver les remèdes ».

Il existe cependant des traits communs que j'ai pu observer malgré moi, de personnage en personnage, de livre en livre, dans mes différentes publications. J'ai noté que j'écris souvent des personnages animés par une vocation, étymologiquement « vocare », un « appel », comme s'ils vivaient uniquement pour répondre à une voix mystique et intérieure qui leur commande d'embrasser leur passion. Que ce soit pour un voyage, la quête d'un trésor, la descente en rappel d'une cascade, la construction d'un avion, ou celle d'une machine solaire,

il y a toujours dans mes personnages une ardeur dévorante, une ivresse de vivre, une nécessité d'accomplir quelque chose qui les dépasse, un bouillonnement intérieur, un feu qui les élève et qui les consume à la fois.

Dans le paysage littéraire francophone contemporain, les écrivains exploitent rarement la thématique de la famille sous un angle positif. À l'heure actuelle, il est le plus souvent question d'inceste, de divorce et plus généralement de violence familiale qu'elle soit physique ou psychologique, comme en témoignent des écrivains tels qu'Édouard Louis, Virginie Despentes et Jean-Baptiste Del Amo pour ne citer qu'eux. Que pensez-vous du bonheur familial comme matériau littéraire dans une société où la plupart des écrivains cherchent à décrier et à déconstruire l'institution familiale ?

Chacun sculpte avec le bois qu'on lui a donné. Il y a des histoires de famille abominables et honteuses, ce qui est parfois, paradoxalement, matière pour de magnifiques romans. La laideur peut engendrer la beauté. Or, il se trouve que j'ai grandi dans une famille généreuse, saine, brillante, dont le moteur principal était l'amour et l'intelligence, une famille faite d'une histoire de migrations et d'exils, de pays traversés et de langues mélangées, de deuils et de grandeurs, et qui ont su transmettre cette paix à leurs enfants. J'ai aimé l'idée d'écrire sur elle et d'en souligner les beautés. J'en ai ressenti la nécessité.

À mes yeux, humblement, je pense que l'écriture ne s'apprend pas, elle n'a pas de structure ou de recette, l'écriture est la conséquence d'une nécessité d'exprimer quelque chose. Que ceci vienne de l'intérieur de soi ou de conditions externes. Rainer Maria Rilke dit dans ses *Lettres à un jeune poète* : « Une œuvre d'art est bonne quand elle est née d'une nécessité. C'est la nature de son origine qui la juge ». Ainsi, l'écrivain doit être l'ordre brûlant où viennent trouver refuge les bruits confus du monde. L'écrivain doit être à l'écoute de la musique qui se dégage des hommes et de leurs luttes quotidiennes, de leur combat pour l'existence, de leur folie de vivre. Cela devient un exercice de transcription, de récupération artistique, de restaurer ce que le temps ou l'oubli efface. Je dis restaurer, et non réparer, car il ne s'agit pas d'écrire ce que le monde dicte, il s'agit d'exprimer la réalité. En dégager les lignes de force, des mises en espace, des combinaisons d'idées.

J'ai eu la nécessité de parler aussi de ce bonheur familial qui est, de fait, tout aussi difficile à décrire que son malheur.

Au fil de notre lecture, certains personnages naissent quand d'autres meurent dans une danse cyclique. La mort est sublimée par vos mots, comme dans cette scène où l'un des protagonistes se laisse engloutir par les eaux et se fond dans une « huile terreuse, tout imprégnée d'un parfum d'herbe

mouillée ». La famille se fait allégorie de la vie et simultanément de la mort. Une mort que l'on pourrait qualifier de régénératrice. Quels rôles jouent la mort et la vie dans votre œuvre littéraire, vous qui aimez à jouer avec la vie de vos personnages ? Comment la famille vient-t-elle s'immiscer dans ce processus perpétuel ?

La vie et la mort des personnages n'ont aucun intérêt si elles ne sont pas cristallisées en une scène, ou un symbole, ou une image. À mes yeux, c'est une des clés des bons livres. Chaque évènement du roman amène une métaphore qui est au-delà du livre, qui le transgresse, qui le sublime, et qui fait que la simple naissance d'un personnage ressemble à la naissance de l'humanité. Tout écrivain rêverait d'écrire un livre entier qui tienne en une seule phrase, comme tout poète rêverait de faire entrer toute la poésie du monde en un seul mot. Mais cette illusion est propre à lui : elle devient sa quête.

Il y a une histoire de Tristan Bernard à ce sujet. Il raconte qu'un jour les terriens ont découvert qu'une planète éloignée dans la galaxie leur a envoyé des messages secrets. Ils se sont consultés pour comprendre ces signaux, sans pouvoir les déchiffrer. Alors, ils ont décidé d'écrire en grand des lettres gigantesques, de plusieurs centaines de kilomètres, dans le désert du Sahara, pour former le mot le plus court possible. Ils ont choisi d'écrire : « Quoi ? ». Ils mettent des années à écrire « Quoi ? » sur le sable et attendent la réponse de l'autre planète. Tristan Bernard raconte qu'ils se surprennent lorsque, après un temps, la réponse arrive, parfaitement déchiffrable : « Merci beaucoup, mais les messages que nous envoyons ne sont pas pour vous. »

L'écriture entière pourrait tenir sur un seul signe. Tous les labyrinthes familiaux, à la lumière allégorique d'un roman, pourraient se rassembler en une seule image puissante qui les figerait. J'aime cette idée du grand qui peut être symbolisé par le petit. La vie et la mort en un seul cercle. Faire tenir le monde en vingt-six lettres. Par exemple, que seraient devenus, sans l'écriture, le pouvoir de l'idéogramme chinois ? Ou même que seraient devenus, sans l'écriture, les scribes de la culture hiéroglyphique égyptienne ? Alors, s'il faut chercher et se demander ce qu'est l'écrivain, il n'y a peut-être pas vraiment de différence entre cet « artisan de mots », celui qui utilise l'écriture comme moyen de communication, et l'écrivain consacré par des prix littéraires. Peut-être qu'ils ne sont pas si différents.

RÉFÉRENCES

BONNEFOY, Miguel, *Héritage*, Paris, Rivages, 2020.

BONNEFOY, Miguel, *Sucre noir*, Paris, Rivages, 2017.

BONNEFOY, Miguel, *Le Voyage d'Octavio*, Paris, Rivages, 2015.